

Des coupes

DANIEL BOURRION

Table des matières

1 Aubes	2
2 Outils	4
3 Coupes	6
4 Ensemble	7
5 Épaisse comme mes bras	9
6 Les enfants	11
7 Le feu	13
8 Dans la plus claire fumée	15
9 Le soir	17
10 Dans la forêt	19
11 Un étranger	21

1

Aubes

Nous partions dès notre aube. Derrière la vitre, nous pouvions deviner le froid nous attendant, un chien fidèle.

Il était inutile de se laver, de prendre une douche, un bain. Il était même vain de se débarbouiller avec le gant de toilette râpeux qui, à force de sécher sur le rebord du lavabo, ressemblait à une tranche de liège. Dans quelques heures, quoi qu'il arrive, nous serions très suants alors. . .

La toilette attendrait le soir, le retour dans la maison aux murs assez épais pour protéger. Pour être honnête, cela nous arrangeait, que d'échapper à cette petite corvée de l'eau glacée tôt le matin en plein visage.

Cette question réglée, un contournement coupable, il suffirait de sortir dehors juste après l'enchaînement du saut du lit, du bol empli jusqu'à ses bords, des tartines larges autant qu'une main, hautes aussi.

Il fallait simplement veiller à se couvrir d'assez de couches de vêtements pour espérer échapper aux dents mauvaises du gel. À force d'empilements, nous étions presque des bonshommes

de neige, et empêchés pareillement par leurs rondeurs pour marcher.

Les vestes, pulls, pantalons, chaussettes, sous-pulls d'un orange indubitable, nous les tirions d'en bas de nos armoires où s'entassaient ces frusques servant seulement pour ça, aller jouer aux hommes des bois.

Elles passaient tout le reste de l'année à confire leurs senteurs particulières.

2

Outils

Tout était préparé la veille afin de ne pas perdre de temps, ne pas avoir à courir en tous sens à la recherche de tel ou tel outil dont on ne pouvait se passer et qui, souvent, ne servirait à rien, passerait la journée contre une souche, serait presque oublié le soir quand on ramasserait tout.

La tronçonneuse avait été intégralement vérifiée, démarrée une première fois pour s'assurer, puis une seconde pour être rassuré.

La chaîne en était aiguisée comme jamais, quand bien même on avait oublié de la faire reprendre dans la semaine — nos pères n'auraient jamais reconnu cet oubli, ils maintiendraient quoi qu'il arrive leur version d'un mauvais affûtage si quelques heures plus tard, les machines s'avéraient cracher, ronger en vain.

Dans un panier d'osier, de ceux achetés à ces femmes de la route qui sonnaient à la porte en jupes spectaculaires, on les appelait *romanichelles*, les coins d'acier luisaient d'un lourd gris avec leur tête défoncée à force de taper dessus, des forcenés.

Là-bas encore, quelques bidons, de l'huile ou de l'essence, pouaient considérablement.

Ils clapotaient contre nos jambes quand on chargeait tout ça dans le coffre de l'auto, la familiale, notre seul trésor, c'est dire que nous en avions peu.

3

Coupes

LA coupe, elle avait été prise à la mairie quand la vente d'affouage démarrait. Il s'agissait d'être les premiers, d'obtenir les *bonnes*, de ne pas récupérer celles dont personne ne voulait parce que trop lointaines, bien trop pentues, touffues, boueuses, éloignées de la route, constituant des aires malaisées qui épuiserait les hommes, leurs jambes, leurs dos.

Nous obtenions très souvent les meilleures. Nos pères se présentaient à la porte avant le Maire. Ils s'étaient levés tôt mais ce n'était rien, juste un jour comme les autres. Quand les retardataires pointaient leur nez, la messe était dite de longtemps. Leurs visages s'allongeaient de dépit.

C'était une source de plaisanteries sans fin, le jour même et les suivants puis plus tard, quand nous serions sur place — j'ai toujours pensé qu'au-delà de la nécessité de se chauffer, une partie se jouait dessous, pour se damer le pion à grand renfort de stères de bois, des bûches qu'on se lance au visage sans esquisser un geste.

4

Ensemble

Personne ou presque ne se lançait en solitaire. On se groupait pour prendre une coupe, manière de partager tout le travail et de baisser, toujours, les coûts pourtant déjà très dérisoires.

Aussi mais nul n'osait se l'avouer, pour n'être pas seul dans ces bois où pouvait survenir le pire.

De fait, les accidents étaient assez courants, on savait tous dans tel ou tel village l'histoire d'un blessé finalement mort là, seul comme personne sur sa couche de feuilles faute d'avoir été retrouvé à temps.

Pour nous, c'était dans la famille qu'on multipliait les bras, le cercle restreint.

Plus rarement, j'en garde la mémoire intacte, il s'agissait d'une famille amie dont je ne sais comment l'entraide s'était mise en place, s'il s'agissait d'un simple échange de bons procédés ou d'une dette de temps datant de plusieurs décennies avant, quand nous n'étions même pas encore, et nos pères enfants.

Cette configuration nous amusait. Elle donnait une occasion

de découvrir d'autres personnes que celle du cercle habituel, dans d'autres circonstances, un Nouveau Monde ou presque dans la petite routine constituant nos vies de patachon quand l'horizon était aux murs de nos maisons, ou presque, guère plus.

5

Épaisse comme mes bras

Nos coupes relevaient du défrichage alors que la mise à bas des géants demeurait l'apanage des bûcherons professionnels que nous n'étions à l'évidence pas.

C'était tout un savoir, un instinct qu'eux avaient. La manière dont on lutte avec les monstres, ils la savaient, apprise au fil des années, parfois en y laissant un peu d'eux-mêmes pour les chanceux globalement épargnés par cet apprentissage.

Pour tous les autres, je parle des morts, les survivants témoignaient de leurs compagnons fauchés par une branche traîtresse, un tronc qui s'était mis tombant dans une danse terrible, derviche tourneur emportant tout, et les copains.

Ces bûcherons, on les voyait de loin se battre avec des bêtes dont la seule masse pouvait vous écraser aussi facilement qu'une fourmi. On regardait. On se tenait à bonne distance. Une envie folle nous tenaillait d'aller y voir au près, d'aussi se confronter avec la bête.

Quand la cible cédaît, après une heure ou deux d'acharnements des minuscules, sa chute donnait une symphonie, une

brutalité de fracas, celui du gémissement qui venait en premier dans les aigus avant qu'arrive un souffle, la perte de l'équilibre immédiatement suivie des cris des arbres autour que l'effondrement du presque mort blessait en leur brisant leurs branches, aucune pitié.

Derrière, pour tirer le rideau sur ce drame de taillis, on distinguait ce son très mat du fût sur le sol mou, le bruit indéniable d'un corps, personne pour s'y tromper, quelqu'un était tombé même s'il était de bois.

De temps à autre, les vainqueurs cessaient à cet instant précis, fin de journée, ils débiteraient tout cela plus tard, demain, un autre jour. On attendait. On s'approchait lorsqu'ils étaient trop loin pour nous voir nous glisser dans le charnier.

Sur le sol bousculé, le cadavre reposait. La plus fine de ses branches était épaisse comme mes bras.

6

Les enfants

Nous étions peu comparés à cela. Il fallait des petites mains, nous serions ça, des bras sur pattes, un rien de forces qu'on utilise pour se défaire de tout ce qui ennuie, consomme du temps, des nerfs pour pas grand-chose.

Le résultat consistait en des centaines de milliers de pas dans les feuilles mortes, en tous les sens, pour être partout, ramasser tout, ranger, aider, tenir, porter, assurer les arrières, nous agiter beaucoup, parfois à seule fin d'avoir l'air occupé si quelque adulte nous regardait dans cette surveillance flottante qu'ils savent déployer lorsque les yeux plissés, ils fument une cigarette.

Nous pensions travailler comme des hommes, comme des brutes, en tirions une fierté qui nous tenait lieu de salaire que, par ailleurs, nous n'aurions de toutes les manières pas — la récompense viendrait avec le chaud dans la maison.

Le soir, lointaine perspective, nous rentrerions fiers comme pas un, fourbus, les cheveux noyés de brindilles collectées à traverser, des bêtes forcées, tous les buissons, et puis les bras

crevés. Nos pères riraient de nous voir épuisés de nos quelques efforts.

Les très bons jours, nous aurions même le droit de les accompagner dans le vieux café du village y boire une limonade, y jouer une partie de babyfoot, une heure, tout juste assez pour se sentir adultes.

Rien que cela valait la peine. Cela, et puis le feu.

7

Le feu

IL y avait un feu. Il y a toujours un feu. Quelque chose se tient dans notre humanité rassemblée tout autour, massée. Nous le savons, ne pouvons résister. Ces flammes, ce sont nos âmes.

Nous nous serions battus pour avoir l'honneur de cette charge. Pour éviter cela, il avait été décidé d'une alternance qu'évidemment, nous ne respections pas. Au besoin, nous en venions aux mains. Bien plus souvent, c'était des tractations menées la veille juste avant le coucher, une poignée de billes contre son tour laissé à l'autre. Une fois ou deux, des tirelires ont même été vidées pour acheter le privilège. C'est dire ce qu'il était.

Il fallait batailler pour l'enflammer, ne pas relâcher son effort. Un feu est un miracle sur son fil contrarié. L'humidité traîtresse sait saboter en quelques minutes. Une branche confite de pluies, une mousse rêche, les flammèches allaient crever, on soufflait sur son cœur en vain.

Les adultes réglaiement ça. D'un des bidons que nous avions

portés de la voiture jusqu'à la coupe en se posant des bleus plein les mollets, ils balançaient une lampée d'essence. Le feu fouetté tirait une langue qui montait haute comme deux équilibristes, l'un sur l'épaule de l'autre.

Le bruit s'en entendait à bien des mètres. La chaleur faisait tout son rond, qui balayait les lieux en une seconde, nous caressait de son haleine glissant en plein le froid une langue douce déjà enfuie alors qu'on venait seulement de la goûter.

8

Dans la plus claire fumée

Bien entendu, nous mangions là. Les viandes patientaient dans une glacière emplies des papiers blancs les emballant. Autour, en manège froid, les mères glissaient ces pains de glace verticaux, très plats, dont je n'ai jamais compris pour quelle raison ils sont toujours si bleus.

La grille, elle, avait été proprement nettoyée, reluisait, attendait également, appuyée contre la glacière en un geste qui m'a toujours paru un rappel des hommes accoudés au comptoir.

C'est quand midi commençait à venir qu'il fallait s'y prendre, charger le rond de braises dont la masse serait un essentiel. Les petites branches servaient à cela, que nous prenions le soin de mettre de côté tout le matin pour ne pas avoir à courir les trouver au moment venu.

Elles brûlaient rapidement, dans la plus claire fumée qu'on puisse rêver. Derrière, elles nous abandonnaient une moisson de brandons, des alignements infimes dont les tracés tenaient des témoignages du bois que nous venions de sacrifier.

Ensuite arrivaient nos agapes. Le gras coulait depuis la grille

en plein les escarbilles. Le pain épongeait ce qu'il fallait. Les enfants se gointraient. Les adultes de même, mais eux d'avoir travaillé énormément, les enfants nettement moins.

9

Le soir

LE soir nous rentrions fourbus. Le soir c'était quatre heures l'après-midi, quand la nuit arrivait entre les troncs, animal discret à peine visible d'abord puis mangeant tout, un goinfre.

Il y avait nos mains très sales, les tronçonneuses puantes, l'huile partout lâche, fuyante, la terre collée à nos semelles avec son rien d'humus que l'on sentait, une promesse, un fagot de mystères, de radicelles, de vers mystérieux, de choses dont on ne saurait rien, il fallait tout imaginer.

Les pantalons restaient au bas de la maison, au sol, devant la machine à laver. Les bottes séchaient contre la chaudière emplies des rondins de l'an passé, la coupe de la dernière fois.

Nous montions à l'étage en slips et en chaussettes, sales plus que les cochons derrière, les cinq, dans la petite étable où ils vivaient comme nous, ou presque.

Le lendemain ce serait un dimanche qui alignerait sa messe, le pot-au-feu, l'ennui, l'attente nauséuse de la semaine d'école qui viendrait tellement vite que ce jour-là, ces dimanches-là, ne valaient rien, ne servaient réellement à rien.

Parfois, on retrouvait sur le parquet une feuille morte qui avait réussi à atteindre nos chambres dans quelque repli.

Elle était une clandestine modeste, indubitable tout de même. J'en ai gardé cachées entre les pages de certains livres que personne n'ouvre plus dans les maisons que nous viderons un jour.

10

Dans la forêt

IL ne me reste presque rien. Des souvenirs, et vagues encore, légèrement embrumés, brûlés.

Quelques sensations aussi me traînent dans les mains, les bras, qui seraient proches de celles que ressentent, on le raconte, les amputés de leurs membres enfuis. Juste cela, des impressions que le corps conserve aussi longtemps qu'il est un corps.

Peut-être aussi que je n'ai pas perdu les manières de faire, celle de ranger le bois afin que les stères ne s'écroulent pas, et réussi c'est un empilement parfait qui pourrait demeurer pendant des décennies avant que de se défaire en poussière ;

Celle de couper à la bonne mesure les tronçons, en jauge de l'œil seulement, un mètre de charpentier ;

Celle de manier une tronçonneuse assez pour ne pas y laisser un doigt ou bien la main ou bien le pied ou une moitié de son visage — elles savent faire, mal maîtrisées, vous lacérer les joues en y cherchant les os ;

Celle de charger une charrette derrière son tracteur lorsqu'on vient au final tout collecter pour le rentrer et qu'il s'agit de

travailler en évitant de trop se fatiguer car la journée va être longue, très longue ;

Celle, enfin, de repartir des sous-bois sans y laisser de traces pour ne pas déranger plus que nécessaire ces lieux où nous avons des mois auparavant ravagé tout, vandales.

11

Un étranger

MAis maintenant tout cela est tellement loin que c'est à n'y pas croire.

Lorsque je retourne en forêt, j'y suis un étranger. Tout me le dit, à commencer par mes pas trébuchant dans la plus petite des racines, une ronce d'enfant.

Jadis, quand nous y étions tous, la forêt m'acceptait en tant que tel, plus habitant qu'invité de passage.

Outre le combustible pour nous chauffer, nous cherchions sans doute ça, sans le savoir : retrouver nos premiers endroits, ceux où nous étions tous blottis bien avant d'être des hommes.

Si j'y repense, tout à la fin, je crois que c'est cela qui manque : avoir été dans cette maison sans toit où l'on était chez soi.

Ces quelques pages ont été écrites à l'occasion de l'exposition *Abroscopie de la forêt* qui s'est déroulée en mai-juin 2024 en Lorraine.

Ce moment a réuni autour des forêts le photographe *Olivier Toussaint*, le sculpteur *Jean-Marie Wunderlich*, le peintre *Jean-Christophe Diedrich*, et *Daniel Bourrion*.